

## Extraire/Abîmer/Réparer\*

Françoise Vergès<sup>1</sup>

Docteure en Sciences Politiques/Université de Berkeley (Californie)

[fvmcur@gmail.com](mailto:fvmcur@gmail.com)

Réviseur: Ana Carolina de Oliveira Costa

Doutora em Antropologia Social/Universidade de Brasília (UnB)

[carolantrop2014@gmail.com](mailto:carolantrop2014@gmail.com)

Réviseur: Alex Kévin Ouessou Idrissou

Doctorant en Anthropologie Sociale/Université Fédérale de Goiás (UFG)

[alexufmg@yahoo.com.br](mailto:alexufmg@yahoo.com.br)

“Extraire/Abîmer/Réparer”, tel pourrait être le résumé de ce que nous vivons depuis que l’Europe a entrepris au 15<sup>ème</sup> siècle son projet de colonisation du monde. Peuples, animaux, plantes, rivières, mers, rien n’a échappé à son avidité et à sa volonté de domination. Extraire, jusqu’à leurs épuisements, la force de vie et l’énergie des corps noirs et racisés, extraire du ventre des femmes noires les vies à exploiter, extraire toutes les richesses du sol et du sous-sol, abîmer les corps, la terre, les rivières et les mers, les animaux et les plantes, tout renommer, voler, piller, violer, assécher, oblitérer, voilà le programme de l’esclavagisme, du colonialisme, de l’impérialisme et du capitalisme racial. Entendons-nous bien, avidité, mise en esclavage et domination ne naissent pas avec la

---

\* Nota dos editores: Também é possível conferir, neste dossiê, a tradução para o português do artigo inédito de Françoise Vergès, "Extraire/Abîmer/Réparer", nas páginas 137-154.

1 Auteur, entre autres, de *Un féminisme décolonial* (La fabrique éditions, 2019), *Une théorie féministe de la violence* (La fabrique éditions, 2020) et *Monsters and Revolutionaries* (Duke University Press, 1999). Elle a participé au Comité français pour la mémoire et l’histoire de l’esclavage en 2004 et en a été la présidente de 2009 à 2012. Professeur à l’*Université de Sussex* et au *Goldsmiths College* en Angleterre, elle a été titulaire de la chaire *Global South(s)* de 2014 à 2018 à Paris au *Collège d’études mondiales de la Fondation Maison des Sciences de l’Homme*.

colonisation européenne mais cette dernière fait de la violence systémique et structurelle le fondement même de son expansion et de sa survie. Ce qu'elle offre -- désirs et plaisirs de la consommation, satisfactions narcissiques et matérielles de la domination -- repose sur l'exploitation et l'extermination. "*De la colonisation à la civilisation, la distance est infinie*" a écrit Aimé Césaire dans son grand pamphlet poético-politique *Discours sur le colonialisme* (Césaire 1989: 10). La douceur de vivre pour quelques un.e.s porte la marque du sang et du fer. Réparer les dommages, atrocités, brigandages, crimes, a été, et reste, au cœur des luttes pour qu'adviennent des sociétés post-racistes, post-capitalistes, post-impérialistes et dé-patriaracalisées, dans le but d'*humaniser le monde*.

Réparer, une politique qui se définit à la fois en situation et de manière transnationale, élaborée par les personnes concrètement concernées -- cultivateurs de coton, travailleuses dans les plantations d'huile de palme et de sucre en Afrique et en Amérique centrale et du sud, féministes luttant contre les féminicides, travailleuses du sexe, communautés mobilisées contre le vol de leurs terres, contre les multinationales qui imposent leurs lois, contre la militarisation de la vie sociale, contre la violence policière et pour la justice reproductive... --, et par les alliances forgées au cœur des luttes. La temporalité de ces politiques de réparation n'est pas linéaire, elle est multi-temporelle, car elle concerne les crimes du passé et ses traces dans le présent, les dommages et crimes perpétrés dans le présent, et déjà les dommages et méfaits commis dans le présent mais qui menacent déjà la vie des futures générations. Oser imaginer l'humanisation du monde, c'est rejeter l'opposition entre passé, présent et futur du temps occidental, qui n'est ni celle de communautés, de peuples non-occidentaux, et des luttes. Ces multiples temporalités sont indépassables: celle de réparer un passé de massacres, de destructions et de crimes, de réparer un présent où massacres, destructions et crimes sont des éléments organisateurs des gouvernements et de réparer un futur où les effets de la violence passée et présente sont déjà visibles. Cette multiple temporalité requiert de penser la réparation en dehors du cadre juridique occidental qui impose une temporalité fermée, une responsabilité individuelle et le processus suivant: reconnaissance du crime, recherche du coupable, procès, punition, prison ou peine de mort. Mais ni la prison, ni la peine de mort n'humanisent le monde. Dès lors, le pouvoir de l'imagination est fondamental, faire le saut imaginaire auquel nous invitent les ancêtres, les communautés de lutte et les futures générations.

L'effort pour humaniser le monde, pour faire reconnaître comme humaine une grande partie de l'humanité a une longue histoire, ancrée dans les résistances des peuples indigènes, les combats des esclavisés.e.s, la Révolution haïtienne, les luttes pour les indépendances, pour la décolonisation des savoirs, des sexualités, des genres. Les théoricien.ne.s de cette humanisation ont montré que ce qui a été nommé "humain", n'est

que le nom de “L’Homme”, blanc et bourgeois. Pour la philosophe caribéenne Sylvia Wynter, seule l’étude des implications éthiques du projet colonial européen (autrement dit, l’étude de la frontière qui institue deux descriptions très distinctes de l’humain) accompagnée d’une mise à distance de théories trop ancrées localement permet d’accéder à une critique de *l’ensemble* de l’ordre social bourgeois occidental qui s’est érigé en normatif<sup>2</sup>. Il ne s’agit donc pas de remplacer les conceptions occidentales de ce que signifie être humain mais de les défaire. De construire un monde où ce n’est pas la violence systémique et structurelle qui fonde les relations entre humains, aux animaux, et à la planète, un monde où l’extraction n’est pas la condition incontournable de la production de richesse. Dans cet âge de violence systématique et globalisée, qu’Achille Mbembe appelle “*brutalisme*”, où le “*meurtre cesse d’être une exception*”, l’Afrique est un “*laboratoire privilégié*” d’étude. (Mbembe 2020: 34). J’examine dans cette contribution, comment ce brutalisme, cette violence systémique, inséparable de la colonisation capitaliste et impérialiste, opèrent sur le corps noir féminin, comment dans la logique du capitalisme racial, le corps noir est “féminisé” et racialisé afin d’en extraire toute l’énergie. Un “*aspect prévisible et constitutif de cette démocratie*” (la démocratie occidentale) est “*l’immanence de la mort*”<sup>3</sup>. Le corps noir est alors transformé en source d’énergie fossile ponctionné jusqu’à épuisement, jusqu’à sa mort prématurée. La fabrication d’une négrification/féminisation (à laquelle le corps noir masculin n’échappe pas) des corps noirs produit des corps surplus, des corps tuables, qui peuvent être violés, démembrés, que la police étouffe. Dans cette économie de l’épuisement, j’ai choisi ici de parler de l’extraction du corps des femmes noires d’une force de travail, de l’affection, de plaisir sexuel, de la vie (par le rapt de leurs enfants) et de la jouissance perverse qu’apportent leur domination au féminisme raciste et à la suprématie blanche.

Le capitalisme racial néolibéral construit un monde morbide et mortifère tout en continuant à faire miroiter une vie remplie et heureuse grâce à la consommation et en instituant et en légiférant sa violence. Sous sa loi, respirer est devenu un privilège de classe et de race, et il y a désormais plus de morts prématurées dans le monde causées par la pollution de l’air que par aucune autre cause<sup>4</sup> (Mayer 2000). Au cours de 2020, les cendres des incendies en Californie, en Sibérie, dans le bassin du Congo, en Amazonie, en Indonésie,

2 Voir Katherine McKittrick (2015), *On Being Human as Praxis*. Duke: Duke University Press.

3 Voir Joy James et Joao Costa Vargas (2012), “Refusing Blackness as Victimization: Trayvon Martin and the Black Cyborg”, in *Pursuing Trayvon: Historical Contexts and Contemporary Manifestations of Racial Dynamics*, George Yancy et Janine Jones (eds.), cité par Christina Sharpe (2016) *In the Wake. On Blackness and Being*. Duke: Duke University Press, p.15, souligné dans le texte.

4 Nathalie Mayer (2020) affirme que “la pollution atmosphérique est le fléau qui réduit le plus l’espérance de vie dans le monde”. Voir également le rapport à l’adresse suivante *European Heart Journal*. Disponible sur: <https://academic.oup.com/eurheartj>. Consulté le: 18/02/2022.

en Australie et même dans l'Arctique, ont obscurci le ciel et recouvert d'une couleur grise, les sols, les paysages, les ruines et même les sommets de montagnes lointaines, les animaux qui ont péri par millions, les êtres humains qui ont été condamnés à perdre tous leurs biens, à respirer de l'air vicié, ou à mourir brûlés vifs, n'ont pas ému les dirigeants. Ces catastrophes nous ont remis en mémoire l'explosion de l'usine de pesticides Union Carbide à Bhopal en 1984, l'abandon de la communauté africaine-américaine à la Nouvelle-Orléans suite à la destruction par l'ouragan Katrina en 2005, les femmes brûlées vives du Rana Plaza au Bangladesh en 2013, les terres et les communautés racisées dévastées par le chlordécone aux Antilles, l'industrie aurifère en Guyane, l'extraction minière en Amérique centrale et du sud, le vol des terres et la déforestation en Amazonie. La déshumanisation est devenue une affaire courante. Multinationales et états construisent un monde "*dirigé et animé par l'avidité et le pouvoir*", un "*monde déserté de respect et d'honneur*"<sup>5</sup>.

Les luttes pour la justice, la dignité, la terre, contre le féminicide, le viol, la prison, la violence, sont des luttes pour la vie, pour l'humanisation du monde. Dans une intervention le 3 mars 2021, S'bu Zikode, président du Abahlali base Mjondolo Shack Dweller's Movement, en Afrique du sud, réaffirmait l'importance et la nécessité du combat pour l'humanisation du monde, que son mouvement mène de manière transnationale avec des mouvements similaires en Inde et au Brésil<sup>6</sup>. Le droit de respirer, à l'eau buvable, à l'air pur, ces droits inséparables de la possibilité tout simplement biologique de la vie et le droit à la terre, le droit à la justice, au logement, à l'éducation et à la santé, ces droits qu'aucun gouvernement n'est capable de garantir de manière pérenne.

### Genres, race, féminisme

La culture dominante occidentalisée propose, de manière directe ou subliminale, l'image de ce qu'est "être une femme" et "être un homme", et cet homme, cette femme, qu'elle célèbre, sont des personnes de classe aisée, blanche ou blanchie, et en pleine santé. La domination masculine s'exerce donc sur des femmes *et* sur des hommes et l'esclavage colonial est en la matrice<sup>7</sup>, l'homme blanc devient "l'homme véritable" et la femme blanche, un être fragile et délicat. Les femmes et d'hommes noir.e.s sont transformés

5 Mots de la Jeunesse Autochtone de Guyane (JAG) cité par Goldoracle, QuedlaGold, et Goldebois (2019: 20), *Ni or, ni maître. Montagne d'or et consorts*. France Métropolitaine: Les éditions du Couac.

6 À écouter sur <https://www.youtube.com/watch?v=VJ0BOVLMRuY&feature=youtu.be>.

7 Le statut de l'esclavagisé.e comme objet n'est pas exclusif à l'esclavagisme occidental. Voir à ce sujet: James C. Scott (2019), *Homo Domesticus. Une histoire profonde des premiers États*. Paris: La Découverte, qui signale que dans les registres sumériens, les esclavagisé.e.s étaient comptés au même titre que le bétail ou que des meubles, et Paulin Ismard (2019), *La cité et ses esclaves. Institution, fictions, expériences*. Paris: Seuil. Dans les cas examinés par les auteurs, ces systèmes ne produisent pas de racialisation.

en objets sexuels, en corps à trafiquer et à tuer. L'esclavage fixe et "trouble" le genre des esclavagisé.e.s, car il est à la fois attentif et aveugle au genre (comme l'est le capitalisme). Ainsi, les femmes noires sont dites dures à la peine, incapables de sentiment maternel, d'amour et d'affection, *mais* aussi requises de nourrir et de prendre soin des blanc.he.s et de leurs enfants avec affection et soin. Une femme noire esclavagée est un corps-objet de sexe féminin *et* un corps sans genre et sans sexe à exploiter comme celui d'un homme esclavagé. Elle est la cible de viols répétés comme "femme" *et* comme "esclave", elle est torturée de la même manière qu'un homme noir<sup>8</sup> (Spillers 1987). Elle est assignée aux travaux les plus durs dans les champs *et* aux travaux de cuisinière et de servante. Aux yeux de la suprématie blanche, le genre des non-blancs est à la fois fixe et fluide, le binarisme et la complémentarité des genres étant un attribut du monde blanc<sup>9</sup>. L'invention d'une virilité blanche repose sur l'animalisation, l'exploitation, la sexualisation, la criminalisation des corps féminins et masculins noirs et racisés.

Les qualités que cette virilité accorde aux femmes et aux hommes blancs leur sont refusées. L'économie d'extraction n'est pas liée qu'à l'accumulation de richesses matérielles, elle offre l'opportunité de donner libre cours à la cruauté et à la jouissance que fournit l'exercice de la propriété privée sur des êtres humains. Dans son ouvrage, *They Were Her Property: White Women as Slave-Owners in the American South*, l'historienne africaine-américaine Stephanie E. Jones-Rogers a montré comment l'esclavage a représenté pour les femmes blanches propriétaires d'esclaves une source de statut sociale, de capital, et de jouissance (Jones-Rogers 2019). Les qualités associées à la féminité blanche sous l'esclavage – douceur, passivité, occupées à des frivolités — n'étaient que rhétorique car les femmes propriétaires d'esclaves furent des acteurs économiques sophistiqués qui s'engagèrent directement dans le marché aux esclaves du Sud et en bénéficièrent. Ces femmes avaient conscience que les esclaves étaient leur principale source de richesse, souvent reçue en héritage, un héritage genré puisque leur père leur léguait des esclaves plutôt que des terres (aux fils la terre *et* des esclaves, aux filles surtout des esclaves). Les femmes blanches, privées d'autres droits, avaient accès au droit de propriété privée sur des êtres humains, et géraient leur propriété de manière aussi brutale que les hommes propriétaires d'esclaves. Elles participaient à l'économie de l'extraction, retirant des bénéfices matériels du travail des femmes noires dans les champs, du travail de soin à leurs enfants et à elles-

8 Ce qu'Hortense Spillers (1987) explique dans "Mama's baby Papa's Maybe: An American Grammar Book". *Dicritics*, 17(2): 65-81.

9 Outre l'article classique de Hortense Spillers, op.cit., voir: Thema Golden ed. (1994), *Black Male. Representations of Masculinity in Contemporary American Art*. NYC: Whitney Museum of American Art. Les ouvrages en anglais sur la masculinité noire se sont multipliés ces dernières années, un vrai corpus théorique se développe y compris dans les arts.

mêmes... Dans toutes les colonies esclavagistes, être “femme” était racialisé. Autrement dit, l'économie de l'extractivisme a affecté, et continue d'affecter, l'organisation des genres et la fabrication de la féminité et de la masculinité, un processus que le féminisme blanc et bourgeois a choisi d'ignorer. Ce féminisme aveugle à la racialisation et à la colonialité du genre<sup>10</sup> fait de *son* féminisme une idéologie au service du colonialisme, du capitalisme et de l'impérialisme. Tant que les luttes contre les violences sexuées et sexuelles reposent sur les catégories “femmes” et “hommes” forgées et nourries par le racisme et le sexisme, telles qu'elles sont entretenues par l'État, elles ne peuvent être des luttes de libération. Le long combat pour l'humanisation du monde exige la fin de l'extractivisme, de cette conception d'une bonne vie fondée sur la destruction et l'exclusion.

### **Extractivisme et ventre des femmes noires<sup>11</sup>**

L'expansion coloniale européenne repose sur l'idée que la force de travail comme la nature sont des sources infinies à exploiter. Nature et peuples sont conçus comme des richesses offertes par le Ciel aux pays colonisateurs. La “Nature” est perçue comme un processus extra-économique qui assure elle-même sa reproduction, la nature est “*cheap*”, sans coût et entre de fait dans le travail non payé<sup>12</sup>. Pour le sociologue Jason Moore (2015), le “*cheap labor*” est inséparable de la “*cheap nature*”, car “*les révolutions industrielles se sont toujours fondées sur l'accumulation du travail non payé*” notamment sous la forme de “*migrations d'adultes productifs*”, “*cheap for capital*”. Les “migrations” sous l'esclavage se font sous forme de traite, de trafic, de marché où les corps sont exposés, examinés, palpés. Sans extractivisme, pas de capitalisme global, pas d'accumulation de richesses et de surplus, pas d'hyperconsommation.

Le lien entre l'extraction de la force de vie noire (par la traite et l'esclavage), l'extraction de l'or et de l'argent et l'extraction du sucre, du café, du tabac, révèle la logique de la colonisation, dépossession, esclavagisme, exploitation, extraction jusqu'à épuisement des ressources. Pour l'extraction de la force de travail, le colon/capitaliste se tourne vers

10 Voir Maria Lugones (2019), “La colonialité du genre”. *Les cahiers du CEDREF, Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, 23: 46-89.

11 Toute cette partie est largement extraite de mon ouvrage *Le ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme*. – où j'étudiais la longue histoire du contrôle du corps des femmes noires et racisées depuis la traite et l'esclavage jusque dans les politiques de contrôle des naissances dans le Sud global aujourd'hui, le rôle des notions de “sous-population” et “surpopulation” et de droits des femmes par le féminisme bourgeois et blanc dans le capitalisme et le patriarcat bourgeois. Voir Françoise Vergès (2017), *Le ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme*. Paris: Albin Michel.

12 Sur la notion de nature comme source de richesses sans limites et sans besoin, voir : Jason Moore (2015), “Endless Accumulation, Endless (Unpaid) Work?”. Disponible en: <http://theoccupiedtimes.org/?p=13766>. Consulté le: 18/02/2022.

la source d'extraction de la force de travail (par esclavage, travail forcé, et fabrication de la précarité) pour la renouveler et colonise de nouveaux espaces (sols, sous-sol, forêts, mers, océans, et maintenant autres planètes) pour trouver de nouvelles sources d'extraction. En examinant ce qui s'est passé historiquement au Ghana -l'extraction concomitante de deux sources de richesse, l'or et les esclaves - Kathryn Yusoff écrit, dans *A Billion Black Anthropocenes or None*: "Les deux sont fabriqués en extrayant des ressources inhumaines du territoire en tant que propriété. Une grande partie de ce que les géologues trouvent comme traces de l'Anthropocène sont également des traces du mode de production esclave, mais cela est rarement mentionné" (Yusoff 2019: 2). J'applique cette forme de privatisation et d'extraction "inhumaine", c'est-à-dire au-delà des forces humaines, à la reproduction sociale racialisée de la force de travail. Ce que je veux dire est simple: pendant des siècles, la reproduction d'une force de travail servile a reposé sur l'extraction du ventre des femmes africaines et malgaches. Elles ont donné naissance aux millions d'Africain.e.s déporté.e.s dans la traite transatlantique. Ce travail, invisibilisé, fut pourtant essentiel à l'accumulation du capital que représentaient les esclavagisé.e.s. Ces femmes portent en enfant, donnent naissance, en prennent soin, font d'un.e enfant un être qui parle, marche et comprend et qui dès lors devient un être à capturer, à trafiquer et à vendre. La traite, qui dure des siècles, exige un approvisionnement constant. S'il est vrai que cette extraction nie aussi aux hommes une fonction paternelle (biologique ou non), le travail féminin de la reproduction sociale reste *masqué* dans le circuit qui assure une accumulation du capital. Dans l'historiographie de la traite, les mères sont passées sous silence, leur rôle est ignoré, alors que jamais auparavant une économie moderne n'avait prélevé de manière aussi massive et brutale le ventre des femmes noires. L'accès à la main-d'œuvre d'origine africaine, qui représentait pour le système capitaliste mondial une forme constante de capital, reposait sur le rôle essentiel mais invisible de sa reproduction en Afrique (Robinson 2000). Si en Europe, écrit Cedric Robinson, de vastes réserves de main-d'œuvre étaient rassemblées dans les quartiers pauvres autour des grandes villes, l'Afrique, elle, était forcée de "verser" dans l'Atlantique noir les êtres humains qu'elle avait vu naître (*Op.cit.*). Cette ponction, qui installa l'insécurité comme forme de vie, la peur et la douleur comme sentiments quotidiens, fit du ventre de femmes non-blanches l'instrument essentiel à la production d'une main-d'œuvre mobile, sexualisée et racialisée<sup>13</sup>.

Cette gestion des corps fait l'objet de tractations entre colons, État et corps

13 On pourrait m'objecter que le patriarcat a partout oeuvré pour déposséder les femmes et que les usines de la Révolution industrielle ont littéralement avalé leur force de vie, celle de leurs compagnes et compagnons et celles de leurs enfants et ont épuisé leurs corps jusqu'à les vider de leur force. Certes. Ma proposition est la suivante: c'est la traite et la plantation qui fondent et perfectionnent ce modèle.

intermédiaires (armateurs, banquiers, industriels) qui partagent les mêmes intérêts – profiter de l’apport d’une main d’œuvre exploitable. Très tôt, il faut décider si cet apport se ferait en organisant sa reproduction locale ou en garantissant la source de captation et les circuits d’importation. Dans les colonies esclavagistes, la reproduction sociale de la force de travail asservie a finalement varié d’une colonie à l’autre, et d’une époque à l’autre. Nous pouvons néanmoins distinguer entre les colonies qui organisent (*a slave-breeding industry*)<sup>14</sup> l’industrie de reproduction de corps esclavagisé et celles qui comptent sur l’apport d’une main-d’œuvre esclavagisée par la constante importation d’Africains, et de manière contingente sur le viol des femmes esclaves<sup>15</sup>. Dans le second cas, négriers et colons fondent leurs richesses sur le commerce, le trafic et l’extraction du vivant sur le continent africain, du ventre des femmes noires. Dans les colonies françaises et anglaises, le choix se porte clairement sur l’importation. Certes, dans les colonies françaises, le *Code Noir* régissait aussi la fertilité des femmes esclaves dont les enfants entraient aussitôt dans le capital des esclavagistes<sup>16</sup>, mais jamais cette reproduction ne se fit à l’échelle industrielle comme aux États-Unis. “*Les textes antillais qui prônent les maternités d’esclaves pour peupler les plantations ne sont pas si nets*”, écrit l’historienne Arlette Gautier (1985: 12), “*ils concernent des périodes assez brèves et les projets qu’ils soutiennent ne semblent guère avoir eu de résultats*”<sup>17</sup>. Les colons, poursuit l’historienne (Gautier 1985: 13), “*auraient calculé les coûts respectifs de la reproduction physique (diminution de l’intensité de travail de la mère, entretien sans contrepartie de l’enfant pendant ses premières années) et de la reproduction ‘marchande’ (par la traite) et ils auraient opté pour cette dernière*”. D’autres témoignages confirment les remarques d’Arlette Gautier (1985: 13) sur le peu d’intérêt des colons français à la reproduction locale: “*les colons et gérants faisaient travailler les femmes jusqu’au dernier moment de leur grossesse, les rouaient de coups lorsqu’elles étaient trop lentes, les renvoyaient travailler aussitôt après leur accouchement et laissaient les nourrissons dépérir*”. Le fait que deux tiers des captifs africains destinés à être vendus dans

14 Ned et Constance Sublette (2015), *The American Slave Coast. A History of the Slave-Breeding Industry*. Chicago: Lawrence Hill Books. Voir aussi: Gregory O’Malley (2014), *Final Passages. The Intercolonial Slave Trade of British America, 1619-1807*. Chapel Hill: University of North Carolina Press – qui s’intéresse à la circulation de la main-d’œuvre servile entre colonies. L’esclave étant considéré comme une commodité, il pouvait “être circulé” comme de la monnaie grâce aux réseaux capitalistes et aux contournements des lois sur la distribution de marchandises.

15 Les femmes captives étaient violées dans les baraquements des ports négriers sur les côtes africaines et dans les bateaux négriers, une femme enceinte ayant plus de valeur marchande, comme l’enfant à naître.

16 Voir: Elsa Dorlin (2006), *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*. Paris: La Découverte; Caroline Oudin-Bastide (2005), *Travail, capitalisme et société esclavagiste. Guadeloupe, Martinique (XVII-XIXe siècle)*. Paris: La Découverte.

17 Arlette Gauthier (1985: 12), “*Sous l’esclavage, le patriarcat*”.



les colonies esclavagistes étaient des hommes prouve le désintérêt des colons à la création d'une industrie de reproduction locale de main-d'œuvre esclave.

Dans le tableau qu'ils font de la *slave-breeding industry*, (industrie de reproduction des esclaves) Ned et Constance Sublette (2015) montrent que cette industrie réussira à s'imposer, à la suite de la loi fédérale de 1808 interdisant le recours à la traite transatlantique pour fournir les États en esclaves<sup>18</sup> sur tout le territoire des États-Unis affaiblissant la politique d'importation d'esclaves dominée par l'État de la Caroline du sud. Le travail des femmes esclaves-reproductrices devint essentiel à l'expansion et à la richesse des États-Unis. Dans un monde fondé sur l'esclavagisme, où ni l'argent, ni l'or, ni le papier monnaie n'existaient, les enfants des esclaves et les enfants de ces enfants constituaient une véritable épargne, base de la monnaie et du crédit (Sublette & Sublette 2015). Non seulement les propriétaires recevaient des intérêts à la naissance des nouveaux nés mais ils profitaient de la valeur monétaire qui leur était appliquée dans le circuit esclavagiste, dès leur premier souffle. Le ventre des femmes noires esclaves était un capital (*capitalized womb*) (Sublette & Sublette 2015: 2); leurs corps-machines constituaient donc un élément essentiel du circuit global des produits, comme le coton ou le sucre. Le *slave-breeding* reposait sur le viol et la violence<sup>19</sup>. Les femmes pouvaient être violées six à douze semaines après avoir donné naissance, et être à nouveau enceintes. L'enfant noir n'était pas une personne mais une monnaie d'échange. Les historiennes Deborah Gray White et Jacqueline Jones ont montré dans des ouvrages essentiels le destin de ces femmes esclaves que l'on faisait entrer de force dans le circuit marchand: soumises aux mêmes conditions de travail que les hommes esclaves, à la merci de la prédation sexuelle des hommes blancs, devant s'occuper de leurs familles, de leurs enfants, des personnes âgées, des rituels<sup>20</sup>. En résumé, le continent africain fut pendant des siècles, le réservoir-source d'un capital humain à grande valeur monétaire, et ce capital fut ensuite soit "financé" par l'apport constant de captifs, soit confié à une industrie locale de reproduction. Dans tous les cas, le ventre des femmes noires devint un capital. Elles résistaient en avortant, en achetant la liberté de leurs enfants, en s'enfuyant, en faisant famille. Le coût de la reproduction physique était relégué aux femmes africaines, et aux femmes esclavagisées. La division internationale genrée et racialisée du travail ne pris pas fin avec l'abolition de la traite et de l'esclavage.

18 Ned et Constance Sublette (2015), *The American Slave Coast. A History of the Slave-Breeding Industry*, *op. cit.*

19 Le viol et la violence contre les femmes sévissaient évidemment dans toutes les colonies esclavagistes, mais ils n'étaient pas au service d'une "breeding industry".

20 Voir notamment: Deborah Gray White (1999 [1985]), *Ar'n't I A Woman? Female Slaves in the Plantation South*. 2. ed. New York: W.W. Norton; Jacqueline Jones (2010), *Labor of Love, Labor of Sorrow: Black Women, Work, and the Family, from Slavery to the Present*. New York: Basic Books.

Les corps trafiqués subissent une nouvelle nomenclature raciale, renforcée par la création de “settler colonies” où des millions d’Européens sont envoyés ou invités à s’installer – Australie, Afrique du sud, Nouvelle-Zélande, Canada, Argentine, États-Unis d’Amérique... – après avoir décimé les populations natives, victimes de génocides, parquées dans des réserves, dépossédées<sup>21</sup> (Schwartz 2011: 9). Ce départ massif a une profonde influence sur la division mondiale du travail car les migrants européens érigent des pays “d’hommes blancs et libres” (Schwartz 2011: 9) dont la liberté se base sur l’effacement, le génocide, la disparition, de peuples et de communautés.

Dès que l’on considère le vol du ventre des femmes noires et le viol comme éléments essentiels dans l’accumulation du capital, l’analyse du patriarcat comme universel, comme s’exerçant partout de la même manière, n’est plus tenable. Cette politique de la reproduction – faire d’êtres vivants portés par des femmes noires, des marchandises – soit par la capture, soit par le viol, montre que le patriarcat est racialisé. Viols et tortures, y compris de petites filles, témoignent de la violence sexuelle et de l’extrême sadisme qui sont au cœur de l’esclavage. Ils témoignent aussi de l’utilisation des corps des femmes et petites filles noires à des buts pornographiques: dans un monde où le corps des femmes ne doit pas se montrer publiquement, le corps nu des femmes et petites filles noires est régulièrement publiquement exhibé (ventes, punition, torture, illustrations, photographie). L’esclavage fait de la violence contre les femmes noires un fait quotidien et banal, il la met en scène publiquement, de manière pornographique et obscène.

À la sortie de la deuxième guerre mondiale, la division internationale du travail reste genrée et raciale. Le constat selon lequel les femmes des parties du globe bientôt appelées le “tiers monde” font trop d’enfants et qu’elles font ainsi obstacle au développement et à la disparition de la misère domine les réunions internationales et les programmes de développement. Le contrôle des naissances dans le tiers-monde devient inséparable des politiques de développement et de réajustement structurel. Le taux des naissances dans le tiers monde est l’objet d’une attention particulière non seulement de l’institution chargée d’étudier la démographie mondiale mais aussi de celles qui gèrent le travail, les migrations, et la sécurité et, dans les années 1970, l’environnement. L’idéologie qui prévaut est la suivante : la démographie dans le tiers monde est à la fois un obstacle à son développement et une menace à la sécurité mondiale<sup>22</sup>. La fertilité des femmes du tiers-monde équivaut quasiment à une menace terroriste.

21 Lire Bill Schwartz (2011: 9), *Memories of Empire, Volume I. The White Man’s World, op. cit.*

22 Dans les congrès mondiaux sur la population, la présence des grandes institutions internationales (FMI, Banque mondiale) de l’Organisation internationale du travail ou des migrations témoigne de l’importance accordée à la fertilité comme menace à la “sécurité”.

### Mettons le désordre pour mettre de l'ordre

*Les enfants, mettez le feu, mettez le feu!*

*Mettez le feu pour mettre l'ordre*

*Mettez le feu, Mettez le désordre*

*Mettez le désordre pour mettre de l'ordre*<sup>23</sup> (Lazar 2019)

Le 24 mars 2018, en Martinique, sur cette terre ravagée par le crime d'État que constitue la pollution des sols, des rivières et des mers par le pesticide chlordécone, des féministes noires dénonçaient la violence d'État en croisant santé, colonialisme, racisme, sexisme, violences, crimes environnementaux, relations entre femmes et hommes, solidarité intergénérationnelle, et résistance. "*Mettez le feu, Mettez le désordre pour mettre de l'ordre*", chantaient les femmes du groupe féministe #Pebouchfini, dont les membres se tenaient derrière la banderole, "*Hier esclavagisées, De tout temps exploitées, Aujourd'hui empoisonnées, Les femmes disent Assez!*". Elles chantaient, "*Une terre bien portante/(en chœur) C'est ça qu'on veut!/Des hommes bien portants, dans tous les sens/ C'est ça qu'on veut!/ Des femmes bien portantes/ C'est ça qu'on veut!/ Être libres/ C'est ça qu'on veut!/Des enfants bien portants/ C'est ça qu'on veut!/"* (Lazar 2019).

*Que tremblent l'État, les cieux, les rues*

*Que tremblent les juges et toute la justice*

*Les femmes ont perdu leur calme*

...

*Et que la terre tremble jusque dans ses entrailles*

*Devant nos rugissements d'amour.*<sup>24</sup>

Deux ans plus tard, le 8 mars 2020, sur la grande place de Mexico City, alors que la pandémie causée par le virus Covid-19 se répand à travers le monde, des féministes entonnent les paroles de *Chant sans peur* qui rappelaient les complicités dans les féminicides entre justice, État, patriarcat, et police. Dans sa description de l'état des chambres d'hôtel que les femmes de ménage racisées sont amenées à nettoyer, Rachel Kélé, une des grévistes de l'hôtel Ibis Accor Batignolles à Paris<sup>25</sup>, signale la relation entre femmes racisées, exploitation, saleté, et propreté: les femmes de ménage trouvent des

23 Slogans chantés par des féministes martiniquaises, extraits du film de Florence Lazar (2019), *Tu crois que la terre est morte*.

24 *Cancion sin miedo*, Mon Laferte, Vivir Quintanar et le chœur El Palomar, (Chanson sans peur), 8 mars 2020, Mexico City – les paroles sont de Mon Laferte, en hommage à une amie tuée par féminicide. Disponible sur: <https://youtu.be/-UgyLRjz30c>. Consulté le: 18/02/2022.

25 Une grève commencée le 17 juillet 2019.

chambres où les client.e.s ont laissé du vomi, des toilettes souillées, des résidus maculés de sang ou d'excréments, des miettes de repas, des vêtements jetés à terre, elles ont parfois besoin de deux à trois de sacs poubelles pour vider une chambre. En associant ces marques de mépris à celles du groupe Accor et de la société de sous-traitance qui les emploient au fait des 30 à 50 chambres à faire par jour, au rythme d'une chambre toutes les 17 minutes, pour un salaire de 800 à 900 € par mois, au travail qui "abîme" et "fatigue", au lien entre racisation et invisibilisation, à leur souffrance de ne pouvoir offrir à leurs enfants l'éducation qu'elles désirent et les cadeaux qu'ils méritent, elle démontre l'importance de rassembler sentiments, émotions, et faits pour décrire au plus près la violence structurelle qui leur est faite<sup>26</sup>.

Leur invisibilisation, le manque de respect pour leur travail, leurs faibles salaires, l'exploitation et le racisme, qui marquent les métiers "essentiels" qu'exercent les femmes racisées, reposent sur la longue histoire du travail de la reproduction sociale et du confort de la société racialisée. Ces faits condensent l'architecture sociale et raciale, des maisons bourgeoises ou des espaces du capital ou de l'État: aucun respect n'est dû à une personne racisée, on peut étaler sa crasse sans aucune honte, exhiber des choses de la vie privée, et même prendre plaisir à le faire car on ajoute à l'humiliation des racisées, au refus de leur accorder dignité. Sous l'esclavage colonial, les propriétaires de plantation – femmes et hommes – parlaient de choses privées ou se montraient sans aucune hésitation dans les situations les plus intimes devant des esclavagisé.e.s, comme le firent, et le font encore, les bourgeois devant leurs domestiques, ou comme peuvent le faire aujourd'hui des personnes devant des vendeuses/vendeurs, des vigiles, des femmes de ménage, des travailleur.se.s du sexe. Civilité et propreté bourgeoises sont des masques qui reposent sur la dévolution du nettoyage et du soin à des racisé.e.s, sur l'épuisement de leurs corps et de leurs forces, et donc inévitablement sur la fabrication de corps en moins bonne santé. Le corps en bonne santé, qui est la mesure des politiques de santé publique, est historiquement marqué par le racisme et la classe. Les corps racisés sont des corps socio-historiques. Parler des corps et des vies "invisibles", ne signifie pas demander une reconnaissance par les puissants, mais rejeter le régime de visibilité historiquement racialisé et sexué. Les luttes féministes décoloniales antiracistes contre la violence se mènent sur la compréhension que cette dernière n'est pas le seul résultat de la domination masculine mais d'un système qui fait de la violence un mode de vie et d'existence, qui l'institue comme seul mode de relation. En déclarant la guerre à l'État, à la police, aux juges, en faisant de la bonne santé de la terre et de celles et ceux qui l'habitent la condition d'une vie paisible, en soulignant la nécessité de leur travail de nettoyage du monde, ces féministes et femmes en lutte indiquent l'aspect

26 AJ+ France "Ils pensent que nous sommes leurs esclaves et y'a pas de respect".

pluridisciplinaire, transversal, transfrontière et internationaliste des luttes féministes de libération.

Le néolibéralisme n'est jamais qu'un programme économique, il vise une transformation culturelle du "moi", dans laquelle le système scolaire et la socialisation jouent un grand rôle (Mirowski 2020). C'est un programme "constructiviste" (Brown 2006: 40) qui ambitionne d'assujettir les peuples et leurs environnements. Les néolibéraux ne souhaitent pas la destruction de l'État, mais sa sujétion, sa transformation en un outil actif, central de fabrication des subjectivités, des relations sociales et des représentations collectives. Il tient sans problème, et simultanément, des propos contradictoires (Mirowski 2020), comme par exemple de tenir à la fois un discours de défense des droits des femmes et faire passer des lois qui les rendent plus vulnérables, particulièrement les racisé.e.s, à la pauvreté et à la violence.

L' "accumulation militarisée" est devenue un fait global (Robinson 2020), et l'économie mondiale est "de plus en plus dépendante du développement et du déploiement de systèmes de guerre, de contrôle social et de répression, en dehors des considérations politiques, simplement comme moyen de réaliser des bénéfices et de continuer à accumuler des capitaux face à la stagnation" (*Op.cit.*). Au nom de la sécurité de tous, la protection est militarisée, des comportements sont pénalisés et des communautés criminalisées. La guerre, qui est au cœur de la construction du monde moderne, qui constitue le fondement de la politique coloniale et impérialiste, est l'arme centrale de la violence structurelle, systémique, du capitalisme racial et néolibéral et de son patriarcat. Le langage de la guerre sature notre existence et les guerres

contre la drogue et le terrorisme, contre les immigrants, les réfugiés, les gangs et les jeunes pauvres, à la peau sombre et de la classe ouvrière en général, la construction de murs frontaliers, de prisons pour immigrants, de complexes pénitentiaires-industriels, de systèmes de surveillance de masse, et la multiplication d'agents de sécurité privés et d'entreprises mercenaires (Robinson 2020),

sont toutes "devenues d'importantes sources de profit" (Robinson 2020).

L'imagination d'un futur *post* – esclavagiste, raciste, capitaliste, impérialiste, patriarcal – est un outil puissant entre les mains des opprimé.e.s. Oser faire un saut dans le temps, oser imaginer un monde où l'humanité n'est pas divisée en vies qui comptent et vies qui ne comptent pas a toujours fait partie de la pédagogie politique des opprimé.e.s. Au "il n'y a pas d'alternative", "ça a toujours été comme ça", "on ne peut pas changer la nature humaine", "il y a toujours eu des forts et des faibles", "c'est dans la nature des femmes", s'oppose le souffle révolutionnaire. Les temps du décolonial

reposent sur l'analyse de plusieurs temporalités, un passé d'esclavagisme, de racisme et de colonialisme, un présent d'exploitation, de racisme et d'oppression, et un futur qui annonce des formes d'exploitation et d'oppression associant techniques de surveillance, de contrôle, de racisme et de domination du passé et du présent et celles imaginées pour le futur. Les temps des luttes décoloniales sont aussi les temps longs des luttes, des révoltes, insurrections et révolutions du passé, de celles d'aujourd'hui, et des utopies de libération. Elles questionnent la binarité temporelle du pouvoir qui fait écho à celle de la guerre. S'il faut évidemment s'organiser pour répondre aux urgences matérielles – faim, chômage, payer le loyer, envoyer les enfants à l'école, se battre contre la faillite des entreprises familiales dans les quartiers populaires — auxquelles s'ajoutent la nécessité de réduire le stress, l'inquiétude, les soucis de santé, d'emploi, et de vie personnelle, nous ne pouvons ignorer que ce qui se prépare et touchera en premier les classes populaires et les communautés racisées, exige d'imaginer un futur.

À la litanie macabre et quotidienne des féminicides, aux récits de corps démembrés, poignardés, étouffés, torturés, mutilés, brûlés vifs, jetés aux ordures, répondent des organisations d'auto-défense féministe. Écoutons Angela Davis,

Comment s'attendre à ce que l'État résolve le problème de la violence à l'égard des femmes, alors qu'il récapitule constamment sa propre histoire de colonialisme, de racisme et de guerre? Comment demander à l'État d'intervenir alors qu'en fait ses forces armées ont toujours pratiqué le viol et les coups et blessures contre les femmes ennemies? En fait, la violence sexuelle et intime contre les femmes a été une tactique militaire centrale de guerre et de domination. Pourtant, l'approche de l'État néolibéral consiste à intégrer les femmes dans ces agences de violence, à intégrer les forces armées et la police (Davis 2000).

Que le féminicide et la violence systémique soient désormais au cœur des manifestations et des réflexions actuelles montre que l'idée des enchevêtrements entre racismes, sexisme, transphobie, homophobie, violence de classe, destruction systématique de l'environnement nécessaire à la vue humaine est de plus en plus largement acceptée. Que faire alors? Exiger de l'État ce qu'il nous doit mais en restant autonomes, poser nos conditions quand nous conversons avec les institutions, mettre le feu, mettre le désordre, s'éduquer collectivement (éducation! éducation! éducation!), être solidaires de toutes les luttes de libération, entretenir l'amitié et l'amour révolutionnaire.

La violence systémique et structurelle du capitalisme racial et du patriarcat a été, une nouvelle fois, mise à jour par les politiques de confinement que des gouvernements ont pris pour répondre à la pandémie causée par le virus Covid-19<sup>27</sup>. Féminicides, assassinats

27 Le gouvernement français a décrété un "état d'urgence sanitaire" le 17 mars 2020.

de militant.e.s autochtones<sup>28</sup>, violences contre les personnes âgées et les enfants, violences policières, violences racistes, n'ont nulle part diminué. Si les conséquences de ces politiques ne sont pas exactement les mêmes d'un pays à l'autre<sup>29</sup>, il est clair que les inégalités et injustices sociales et raciales ont été aggravées, contribuant à la mise à jour de l'immense précarisation créée par la globalisation du capitalisme et sa structure raciale. Cette politique a éclairé d'une lumière vive le fait que les gouvernements différenciaient entre celles et ceux qui, ayant toujours historiquement bénéficié de protection, continueraient à jouir de ce privilège, et que celles et ceux, qui, aussi historiquement, ont été fabriqué.e.s comme jetables, comme surplus, et comme, par nature, rétives et rétifs à ce que le pouvoir a conçu comme la "vie normale", non seulement pouvaient être exposé.e.s au virus et à la mort, mais leurs conduites criminalisées. Nous avons rapidement compris que nous ne vivions pas seulement une crise sanitaire, mais un moment politique et historique, qui n'était en rien le fait du hasard.

### **Penser la société post-violente**

Il s'agit d'éviter que le discours d'émancipation ne devienne lui-même discours de mission civilisatrice, car il faudrait extirper les "traditions" obscurantistes, éduquer le peuple. L'opprimé.e n'a pas besoin d'être une victime innocente pour que son combat soit légitime. Pas de peuple vertueux, mais un peuple qui se bat jour après jour. Un exemple: le peuple Comanche était un peuple nomade aux grandes qualités guerrières, faisant corps avec leurs chevaux, vifs, rapides, résilients et résistants, sans pitié pour ses ennemis, extrêmement dur avec ses femmes et ses esclaves, et qui donnera du fil à retordre aux envahisseurs américains. Un gouverneur texan s'exclamera "Exterminons-les!", un appel au génocide comme on en trouve tout au long de l'histoire coloniale. Mais que les Comanches aient été durs avec leurs femmes, n'aient pas construit châteaux et palais, n'aient pas écrit de textes sur les "droits de l'homme", rien ne justifie leur extermination. Rêver certes mais sans idéaliser, sans fétichiser, en apprenant à vivre avec les différences. Lutter c'est aussi ne pas oublier la dimension psychique de l'émancipation. Le colonialisme, le racisme, le sexisme affectent la représentation de soi, ils aliènent, comme l'a démontré Frantz Fanon. L'émancipation n'est pas simplement politique ou territoriale (reconquérir pouvoir et terre), il faut s'émanciper des traces laissées dans la *psyché* par l'asservissement, la subjugation, l'humiliation, l'identification au puissant, le mépris de soi. Tout ce champ du palimpseste, de la mémoire entravée, du vernaculaire méprisé, du psychisme détruit est

28 "Amazon Guardian, indigenous land defender, shot dead in Brazil", 1 avril 2020. Disponible sur: <https://www.survivalinternational.org/news/12365>. Consulté le: 18/02/2022.

29 Différences de taux de contamination et de mortalité entre la Grèce et la France, entre Taïwan, la Corée du sud, le Vietnam et les Etats-Unis...

important. Tout un travail sur l'inconscient, le désir de ce que possède l'autre, le puissant, même au prix de sa propre mutilation. Le colonialisme explique toutes les névroses, mais il renforce certaines névroses.

Les viols, démembrements, féminicides, emprisonnements, ségrégation spatiale, destructions de l'environnement témoignent d'une volonté d'éliminer. Le colonialisme, le capitalisme racial, ont fait de la violence et de la mort le fondement même de leur fonctionnement. La colonisation est destruction, rien d'autre. Son idéologie produit un consentement au racisme, aux inégalités, elle normalise l'exploitation et la violence. Le corps racialisé est un corps "féminisé": un homme racisé n'est pas tout à fait un "homme" aux yeux de l'Occident, une femme racisée n'est jamais vraiment une "femme". Les catégories sociales "femme" et "homme" sont des constructions occidentales devenues hégémoniques, dont la référence est une personne blanche, européenne, et bourgeoise. Ces catégories sont imposées aux peuples colonisés et même à des classes à l'intérieur de l'Europe. La bourgeoisie déclare que ses catégories sont universelles, et sexualités, genres, façons de faire et d'être qui ne respectent pas ses normes (populaires, non-européennes) sont condamnées, méprisées. Maria Lugones parle de la colonialité du genre, de l'imposition par les colonisateurs européens d'une conception binaire des genres alors que dans de nombreuses sociétés, c'était plus fluide.

Le monde des humains est confronté à un danger total. L'existence même d'une vie humaine est menacée. La terre peut nous survivre, les êtres humains ne sont là que depuis un tout petit moment de son histoire, mais ce qui est certain c'est qu'une partie de l'humanité détruit les conditions de la vie humaine sur terre avec l'illusion qu'elle pourra se réfugier dans des bunkers, des espaces protégés survivalistes. Cette caste est égoïste, avide, prédatrice. La lutte pour la justice environnementaliste est une lutte antiraciste. La lutte antiraciste est une lutte contre toutes les formes de racialisation c'est-à-dire de déshumanisation, de fabrication de vies jetables, de vies comme "surplus". L'air, l'eau, les sols, pollués, l'agro-business, les industries chimiques, les barrages, l'industrie nucléaire, l'extractivisme, l'industrie militaire, le changement climatique, tout cela est le résultat de la recherche du profit à tout prix au mépris du vivant. Le monde est confronté à une menace existentielle, la rhétorique qui consiste à parler de droits humains quand ces derniers sont foulés, niés, bafoués, est un mensonge. Que signifie être humain sur terre? Certainement pas ce que le capitalisme racial patriarcal nous propose qui repose sur le meurtre, le racisme, la destruction et l'exploitation. Les réfugié.e.s, les migrant.e.s, sont parqué.e.s dans des camps insalubres, des enfants se suicident par désespoir, et les gouvernements excitent leurs populations contre ces personnes qui fuient les guerres, la misère. Le rapport entre crises économiques, politiques, sanitaires et écologiques actuelles



et le racisme anti-Noir.e, anti-Musulman.e et le sexisme, la transphobie, l'homophobie, doit constamment être mis en lumière. Le processus de racialisation est fondamental pour le pouvoir d'État et le capitalisme, il est *leur cœur*. Il faut donc jour après jour, nourrir l'amitié, la solidarité, l'amour révolutionnaire pour contrer la violence systémique et structurelle, indispensable, inséparable du capitalisme racial. C'est ce que, partout dans le monde, les communautés noires et racisées, les peuples autochtones, les intellectuel.le.s et artistes antiracistes, décoloniaux pratiquent.

## Références

BROWN, Wendy. 2006. *Edgework: Critical essays on knowledge and politics*. Princeton: Princeton University Press.

CÉSAIRE, Aimé. 1989. *Discours sur le colonialisme*. Paris: Présence africaine.

DAVIS, Angela. 2000. "The Color of Violence Against Women". Keynote address at the Color of Violence Conference in Santa Cruz. *ColorLines*, 3 (3).

DORLIN, Elsa. 2006. *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*. Paris: La Découverte.

GAUTIER, Ariette. 1985. "Sous L'esclavage, Le Patriarcat". *Nouvelles Questions Féministes*, 9(10): 9-33.

GOLDEN, Thema. 1994. *Black Male. Representations of Masculinity in Contemporary American Art*. NYC: Whitney Museum of American Art.

GOLDORACLE, QUEDLAGOLD, et GOLDEBOIS. 2019. *Ni or, ni maître. Montagne d'or et consorts*. France Métropolitaine: Les éditions du Couac.

ISMARD, Paulin. 2019. *La cité et ses esclaves. Institution, fictions, expériences*. Paris: Seuil.

JAMES, Joy; COSTA VARGAS, João. 2012. "Refusing Blackness as Victimization: Trayvon Martin and the Black Cyborg". In: George Yancy et Janine Jones (eds.), *Pursuing Trayvon: Historical Contexts and Contemporary Manifestations of Racial Dynamics*. United Kingdom: Rowman & Littlefield.

JONES, Jacqueline. 2010. *Labor of Love, Labor of Sorrow: Black Women, Work, and the Family, from Slavery to the Present*. New York: Basic Books.

JONES-ROGERS, Stephanie E. 2019. *They Were Her Property: White Women as Slave-Owners in the American South*. New Haven, CT: Yale University Press.

LAZAR, Florence. 2019. *Tu crois que la terre est chose morte*. França, 70min.

LUGONES, María. 2019. "La colonialité du genre". *Les cahiers du CEDREF, Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, 23: 46-89.

MAYER, Nathalie. 2020. "La pollution de l'air est le fléau qui réduit le plus l'espérance de vie dans le monde". *Futura Santé*. Disponible en: <https://www.futura-sciences.com/sante/>

[actualites/vie-pollution-air-fleau-reduit-plus-esperance-vie-monde-63256/](#). Consulté le: 18/02/2022.

MBEMBE, Achille. 2020. *Brutalisme*. Paris: La Découverte.

MCKITTRICK, Katherine. 2015. *On Being Human as Praxis*. Duke: Duke University Press.

MIROWSKI, Philip. 2014. *Never Let a Serious Crisis Go to Waste. How Neoliberalism Survived the Financial Meltdown*. Londres: Verso.

MOORE, Jason. 2015. *Endless Accumulation, Endless (Unpaid) Work?*. Disponible en: <http://theoccupiedtimes.org/?p=13766>. Consulté le: 18/02/2022.

O'MALLEY, Gregory. 2014. *Final Passages. The Intercolonial Slave Trade of British America, 1619-1807*. Chapel Hill: University of North Carolina Press.

LOUDIN-BASTIDE, Caroline. 2005. *Travail, capitalisme et société esclavagiste. Guadeloupe, Martinique (XVII-XIX<sup>e</sup> siècle)*. Paris: La Découverte.

ROBINSON, Cedric J. [1983] 2000. *Black Marxism. The Making of the Black Radical Tradition*. 2. ed. Chapel Hill: The University of North Carolina Press.

ROBINSON, William I. 2020. "Beyond the Economic Chaos of Coronavirus Is a Global War Economy". *Truthout*. Disponible en: <https://truthout.org/articles/beyond-the-economic-chaos-of-coronavirus-is-a-global-war-economy/>. Consulté le: 18/02/2022.

SCHWARTZ, Bill. 2011. *Memories of Empire, Volume I. The White Man's World*. Oxford: Oxford University Press.

SCOTT, James C. 2019. *Homo Domesticus. Une histoire profonde des premiers États*. Paris: La Découverte.

SHARPE, Christina. 2016. *In the Wake. On Blackness and Being*. Duke: Duke University Press.

SPILLERS, Hortense. 1987. "Mama's Baby Papa's Maybe: An American Grammar Book". *Diacritics*, 17(2): 65-81.

SUBLETTE, Ned; SUBLETTE, Constance. 2015. *The American Slave Coast. A History of the Slave-Breeding Industry*. Chicago: Lawrence Hill Books.

VERGÈS, Françoise. 2017. *Le ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme*. Paris: Albin Michel.

WHITE, Deborah Gray. [1985] 1999. *Ar'n't I A Woman? Female Slaves in the Plantation South*. 2. ed. New York: W. W. Norton.

YUSOFF, Kathryn. 2019. *A Billion Black Anthropocenes or None*. Minneapolis: University of Minnesota Press.

Recebido em 18 de março de 2021.

Aceito em 30 de agosto de 2021.